

## Savoir/agir numéro 2, décembre 2007

Compte-rendu de Nathalie Kakpo, *L'islam, un recours pour les jeunes*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2007

L'ouvrage de Nathalie Kakpo s'inscrit dans une série de publications récentes qui ont pour objet le rapport à la religion des jeunes musulmans français. Après les travaux de Nancy Venel dans le Nord de la France ou de Nikola Tietze à Strasbourg<sup>1</sup>, ce livre participe à la réorientation des recherches sur l'islam en France. Les premières enquêtes, qui avaient accompagné dès le début des années 1980 l'émergence de l'islam sur la scène publique, s'étaient en effet concentrées sur les travailleurs immigrés et les processus de « *transplantation* »<sup>2</sup> des pratiques issues des pays d'origine. La décennie suivante a vu les observations se déplacer progressivement vers la « deuxième génération ». Le développement d'une pratique religieuse soutenue chez des enfants scolarisés, rendu visible par la succession des « affaires » de jeunes filles voilées, a profondément transformé le regard porté sur les musulmans de France. Pour répondre à une nouvelle demande sociale, les enquêtes de terrain sur les jeunes pratiquants se sont alors multipliées. S'inscrivant dans le sillage de l'ouvrage pionnier de Farhad Khosrokhavar<sup>3</sup>, les sociologues ont construit leurs grilles d'observation à partir d'une question simple : pourquoi des enfants nés et élevés en France s'investissent-ils dans l'islam ?

Le premier mérite de ces travaux a été de rompre le lien souvent perçu comme évident entre islam et immigration. La religion des jeunes n'est, en effet, ni une importation de traditions maghrébines, ni un « retour » à une quelconque culture d'origine, mais une construction originale qui ne peut se comprendre qu'en suivant de près les acteurs qui l'élaborent. L'approche qualitative est alors devenue le moyen privilégié pour « *observer l'islam des jeunes en train de se faire* » (p. 18). Cette perspective pragmatique et compréhensive a focalisé l'étude de la religiosité sur les interactions ordinaires dans lesquelles elle trouve sa source. Le renouvellement des méthodes et des chercheurs a permis d'élargir un domaine de recherche qui a longtemps souffert de la surpolitisation des débats concernant l'islam. À rebours des polémiques récurrentes sur les dangers du Coran pour la démocratie ou sur la montée du communautarisme, ces observations donnent à voir la religion telle qu'elle se vit et se pratique au quotidien. C'est cet objectif que se fixe explicitement l'ouvrage de Nathalie Kakpo : il se veut un contre-pied des représentations qui mettent en scène « *l'islam comme un tout homogène et le musulman tout entier tendu vers la pratique et la sauvegarde de l'islam* » (p. 18). Le grand mérite de cette enquête ethnographique est, en effet, de montrer que l'islam est d'abord pour les jeunes une *ressource disponible*, susceptible d'utilisations très diverses en fonction des situations.

L'enquête témoigne d'une double originalité méthodologique. Originalité du terrain d'abord, puisque loin des banlieues de grandes agglomérations, c'est une ville moyenne de 30 000 habitants voisine de la Suisse (baptisée Moligny par l'auteur), qui sert de décor au travail ethnographique. Originalité du point de vue ensuite, car la chercheuse a été pendant six ans conseillère municipale de la commune et, à ce titre, actrice privilégiée des relations entre musulmans et autorités locales. Si Moligny a un « *niveau de revenu supérieur à la moyenne nationale* » (p. 25) (qu'elle doit à une élite locale employée de l'autre côté de la frontière), il s'agit aussi d'une ville à tradition industrielle qui cache de fortes disparités. Les ouvriers doivent faire face depuis deux décennies à la fermeture des usines d'horlogerie de la région et

---

<sup>1</sup>. N. Venel, *Musulmans et citoyens*, Paris, PUF, 2004 ; N. Tietze, *Jeunes musulmans de France et d'Allemagne. Les constructions subjectives de l'identité*, Paris, L'Harmattan, 2002.

<sup>2</sup>. F. Dassetto et A. Bastenier, *L'islam transplanté*, Bruxelles, EPO, 1984.

<sup>3</sup>. F. Khosrokhavar, *L'islam des jeunes*, Paris, Flammarion 1997.

au déclin de son activité essentielle, le « décolletage ». Un chômage endémique s'est peu à peu installé, qui touche le tiers des habitants du quartier du Pressin, zone où se concentrent les familles turques et algériennes de la ville. Un quart des familles a un revenu inférieur à 760 euros (p. 29). Ici comme ailleurs, nombre de jeunes sont confrontés à l'échec scolaire, à la montée de la délinquance et à la rareté de l'emploi. C'est à travers les parcours de ces « enfants d'immigrés », nés dans les années 1970 et 1980, que l'auteur tente de comprendre les déterminants et les modalités de « l'être musulman », en prenant soin de mettre l'accent sur la diversité des usages de l'islam.

Nathalie Kakpo consacre un premier chapitre à l'analyse du rôle que jouent les injonctions scolaires dans la religiosité des jeunes. Dès l'enfance, les jeunes intériorisent l'idée que la réussite scolaire est le moyen le plus sûr de promotion sociale. De ce fait, l'orientation vers des filières professionnelles courtes, réservée aux mauvais élèves, est vécue comme un marqueur d'échec social. Les classes préprofessionnelles de niveau (CPPN) sont rebaptisées « *classes préparatoires pour les ânes* » (p. 49), les BEP et les Bac pro souffrent d'un discrédit qui affecte l'ensemble des métiers manuels. Confrontés à ces situations dévalorisantes, certains jeunes se tournent vers des voies alternatives pour conserver des chances de promotion économique (le « *business* ») ou intellectuelle. Dans le deuxième cas, l'investissement spirituel peut être un instrument précieux d'accumulation de savoir et de compétences. L'engouement de nombreux jeunes déscolarisés du quartier pour les séminaires que tiennent les frères Ramadan (Tariq et Hani) à Genève témoigne du besoin de compenser leurs lacunes culturelles. Au contact de ces intellectuels qu'ils perçoivent comme plus proches d'eux, certains jeunes découvrent la lecture et la philosophie, se ménageant ainsi un premier accès à des éléments de culture légitime. Brillants orateurs, les frères Ramadan dispensent, à grand renfort de références, des cours de qualité sur la grandeur de la civilisation islamique, où les participants trouvent un moyen privilégié de réhabilitation symbolique. L'islam qui y est enseigné leur permet, en effet, de redéfinir et de réévaluer leurs origines en les inscrivant dans une filiation historique prestigieuse, qui fait d'eux les héritiers d'Averroès ou d'Ibn Khaldoun. L'apprentissage de la religion se double d'une ascension intellectuelle qui compense les stigmates scolaires. L'affirmation de la foi permet alors de réduire le fossé qui sépare leurs aspirations de leur position réelle. De ce point de vue, l'engagement religieux serait, comme l'était selon Bourdieu l'engagement politique des étudiants de 1968, la conséquence du « *déclassement* » social<sup>4</sup>. Au terme d'une démonstration convaincante, l'auteur montre le poids des frustrations engendrées par les verdicts scolaires, qui s'étendent jusqu'à la fraction des jeunes du quartier qui parviennent à accéder aux études supérieures. Apparaît ainsi un « *islam des déçus de l'Université* » (p. 68) dans lequel s'engagent des musulmans diplômés. Ainsi, Hassan, fils d'ouvrier algérien, après un parcours universitaire réussi, mais retardé à cause du manque d'informations sur les orientations dont souffrent les enfants de classes populaires, aujourd'hui marginalisé en DEA avec un directeur qui « *n'est pas dans les réseaux* » (p. 83), donc hors course pour les allocations doctorales, s'investit intensément dans la défense intellectuelle de la « *communauté musulmane de France* » : ainsi peut-il se reconstruire, en dépit des difficultés, une identité valorisante. L'auteur multiplie les exemples de jeunes mis à l'écart à tel ou tel moment de leur scolarité. On peut se demander toutefois si une analyse de la pratique religieuse comme *compensation* ne concentre pas trop exclusivement l'attention sur les frustrations et les déceptions au détriment d'autres facteurs, comme les réseaux locaux de sociabilité ou la concurrence interne propre au monde des cités. Si l'on en croit Gérard Mauger, l'investissement religieux des jeunes qui détiennent un minimum de capital scolaire permet aussi de se démarquer des pratiques déviantes qui caractérisent la « *culture de rue* » dans les quartiers sensibles<sup>5</sup>.

<sup>4</sup>. P. Bourdieu, *Homo Academicus*, Paris, Minituit, 1984.

<sup>5</sup>. G. Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, Paris, Belin, 2006

Alors que la vision dominante dans le quartier fait univoquement de l'école un lieu de relégation, certaines filles du Pressin accumulent les bons résultats, se ménageant ainsi des perspectives d'avenir qui redistribuent les rôles à l'intérieur des familles immigrées (chapitre 3). Si la socialisation familiale prépare généralement les filles à assumer les tâches domestiques, elle les prédispose paradoxalement à une meilleure réussite à l'école, où « *l'apprentissage de la docilité et de la conformité à la règle* » (p. 106) est un atout indiscutable. Les bons résultats scolaires leur permettent alors d'envisager une carrière professionnelle. Pour certaines d'entre elles, le port du voile et la pratique soutenue des prescriptions rituelles est alors un moyen d'étendre leur autonomie : en donnant à leurs parents des gages de sérieux et de respect de la tradition, elles obtiennent en contrepartie une plus grande liberté. D'autres trouvent dans leur investissement religieux une voie légitime d'opposition aux projets parentaux. C'est le cas de Nassima, lycéenne qui découvre l'islam en classe de première, après une adolescence marquée par la « culture de rue ». Son appropriation personnelle de la religion musulmane l'aide à relativiser les strictes prescriptions familiales. Elle lui permet de vivre son adolescence, de « *faire des bêtises* » (p. 103) et de fréquenter « *l'homme de sa vie* » (p. 103) en mettant de côté l'avis de ses frères et de ses parents. « *Plus la jeune fille s'estime proche de Dieu, plus elle se sent sûre d'elle-même pour résister aux sermons qui lui sont adressés* » (p. 104), affirme l'auteur à son propos. Les jeunes nés en France qui embrassent l'islam peuvent facilement faire valoir un « capital religieux » supérieur à celui de leurs parents et utiliser, dans les conflits générationnels, une meilleure connaissance du licite et de l'illicite. Jocelyne Césari a montré ainsi comment la socialisation religieuse de la « deuxième génération », basée sur la connaissance des textes, rompt avec l'islam « populaire » et « rituel » des immigrants<sup>6</sup>. Au sein des familles, la religion apparaît aux jeunes comme un *recours*, une ressource identitaire, susceptibles d'être déployés selon une large gamme de possibles pour faire face aux situations quotidiennes. L'islam est un enjeu de pouvoir qui s'installe jusqu'au sein des fratries. C'est ainsi que, confrontés à la supériorité scolaire et sociale de leurs sœurs, certains garçons du quartier se réclament eux aussi du Coran, pour tenter tant bien que mal de faire valoir l'autorité naturelle des hommes au sein des fratries et pour lutter contre une tendance perçue comme une atteinte à leur virilité. Les familles sont donc le théâtre de luttes qui donnent lieu à des usages différenciés voire contradictoires de l'islam, chacun s'employant à y trouver une légitimation symbolique de ses requêtes. L'autorité morale que garde la religion fait alors des capacités de bricolage et des attributs de la piété (voile, prière, sobriété) des atouts majeurs dans la compétition.

Élue conseillère aux élections municipales de 1995, l'auteur conclut son livre par l'analyse des interactions qui se nouent à l'échelon communal entre les musulmans et l'autorité publique. S'intéressant à la fois aux revendications formulées par les pratiquants (chapitre 4) et à leur réception par les pouvoirs locaux (chapitre 5), elle montre l'emprise qu'exerce sur les agents municipaux une grille de lecture du monde social, teintée d'une forte réticence à l'égard de l'islam. Les demandes émanant d'associations musulmanes sont toujours l'objet de craintes exprimées dans « la peur du communautarisme ». Face à la suspicion générale et aux obstacles mis par la municipalité, les musulmans de Moliney déploient des attitudes variables en fonction de la position des protagonistes. Certains animateurs de centres sociaux de quartier mobilisent ainsi l'islam dans leur opposition récurrente aux élus. Souvent recrutés par la mairie parce que « Maghrébins du Pressin », ils reprochent aujourd'hui aux autorités de les cantonner dans un rôle d'assistés privés de toute marge de manœuvre. Leur insistance à réclamer la venue en ville d'Hani Ramadan, prédicateur perçu comme tenant d'un islam « dur », s'inscrit dans ce rapport de force permanent qui caractérise leurs relations difficiles avec les pouvoirs publics. D'autres jeunes musulmans tentent au contraire d'offrir leurs

---

<sup>6</sup> J. Césari, *Musulmans et républicains*, Paris, Editions Complexe, 1998.

services aux élus, en profitant de leur souci de « pacifier » le quartier et de faire émerger des *leaders* musulmans « convenables ». Les fidèles qui aspirent aux postes de relais entre les jeunes et la mairie mettent alors en avant un islam « citoyen », porteur de paix et d'intégration. Cet ensemble d'attitudes disparates observées à Moligny invite une fois encore à rompre avec une vision monolithique de l'islam, pour reconsidérer ses usages à partir des propriétés des différents protagonistes.

L'ouvrage de Nathalie Kakpo démontre efficacement les vertus de l'enquête ethnographique pour appréhender la religiosité. Elle permet de comprendre l'islam et ses modalités d'expression en mettant de côté les considérations de philosophie politique ou de géopolitique moyen-orientale. L'enquête met ainsi en évidence la faiblesse de l'encadrement religieux et de la prégnance des structures organisées sur les musulmans de Moligny. Contre la représentation des quartiers sensibles qui s'est peu à peu banalisée, Nathalie Kakpo réinscrit les enfants du Pressin dans leur statut d'élèves, insistant sur l'importance de l'échec scolaire dans la socialisation des jeunes. Son exploration des cellules familiales et la prise en compte des conflits de pouvoir qui s'y accumulent lui permettent, par ailleurs, d'éviter les explications psychologiques courantes sur la « double culture » et les tiraillements identitaires des enfants d'immigrés. On peut regretter que l'enquête n'ait pas été étendue à la diffusion locale de l'islam. Quand et comment a-t-il atteint Moligny ? Qui sont les entrepreneurs, les *leaders* charismatiques qui prêchent la conversion et assurent la transmission des connaissances islamiques ? L'islam que donne à voir l'observation s'apparente, en effet, à une forme de capital, une ressource qui suppose un effort d'acquisition. On aimerait dès lors en savoir un peu plus sur les promoteurs de cet apprentissage, sur leur influence et les réseaux qui se tissent autour d'eux. On peut également reprocher à l'auteur un déficit d'indicateurs sur l'impact réel de la religion dans le quartier du Pressin. Quelle proportion de jeunes est réellement concernée ?

L'enquête demeure, malgré tout, un apport précieux à la connaissance de l'islam. Sans verser dans les travers de l'interactionnisme, la description minutieuse de la vie locale met en évidence la diversité des constructions sociales des identités religieuses. Elle met à mal les visions totalisantes de l'islam, y compris par Max Weber (cf. ses travaux sur l'ethos islamique), qui en font une religion prescriptive omniprésente dont les fidèles ne pourraient pas sortir. Elle ouvre des pistes de recherche multiples, notamment sur les liens entre les mutations familiales et l'engagement religieux. L'enquête ethnographique permet enfin de rectifier une représentation des musulmans trop souvent appréhendés comme n'obéissant qu'à des contraintes externes, que ce soit celles des pères, des maris, d'Allah ou de la « communauté ».

Étienne Pingaud